

## PRÉFACE À LA NOUVELLE ÉDITION

Lorsque nous avons commencé à nous intéresser aux Étrusques, le moyen le plus simple qu'avait un lecteur francophone de se faire une idée sur le sujet était de se reporter au « Que sais-je ? » écrit par Raymond Bloch, dont le premier tirage date de 1954. Dans ce pratique petit ouvrage, le premier chapitre était intitulé « Origines du peuple étrusque »<sup>1</sup>. Par là, celui dont nous suivîmes l'enseignement à l'École Pratique des Hautes Études s'inscrivait dans une tradition bien établie, qui posait que l'étude des anciens Toscans commençait par la question des origines, comme si toute leur histoire ultérieure avait dépendu de ces prémisses. On rappellera par exemple la formule par laquelle, en 1953, André Piganiol entendait définir les Étrusques : « Si on ne disposait que d'une phrase pour caractériser l'Étrurie, il faudrait sans doute se contenter de dire qu'elle est en Italie comme un fragment de Babylone »<sup>2</sup>. Pour lui qui avait intitulé son étude « Les Étrusques, peuple d'Orient » et était tributaire d'une focalisation sur le rapport avec le monde mésopotamien que Jean Nougayrol allait bientôt illustrer avec son étude comparée des hépatoscopies étrusque et assyro-babylonienne<sup>3</sup>, la thèse de l'origine orientale apportait la clé de la compréhension de cette civilisation ; mais l'attitude était tout aussi unilatérale chez les tenants de la thèse autochtoniste ou ceux qui – extrapolant les conclusions hasardeuses que Nicolas Fréret<sup>4</sup> avait tirées du rapprochement entre le nom Rasenna, présenté par Denys d'Halicarnasse comme celui que les Étrusques se donnaient dans leur langue (*Antiquités romaines*, 1, 30, 3), et celui des Rhètes de la zone préalpine, considérés par Tite-Live (5, 33, 11) et Pline (3, 133) comme des Étrusques padans chassés par les Gaulois – avaient développé à l'époque moderne la thèse de l'origine septentrionale : le problème des origines restait toujours central. Il n'est par ailleurs pas besoin de rappeler les phantasmes que le sujet a nourris en dehors du cercle des spécialistes : la question des origines, au même titre que l'obscurité toujours persistante de la langue, reste une des composantes du trop fameux « mystère étrusque », dont Jean-Paul Thuillier

<sup>1</sup> Bloch 1954, p. 5-26.

<sup>2</sup> Piganiol 1953.

<sup>3</sup> Nougayrol 1955.

<sup>4</sup> Fréret 1745 (1753); voir Briquel 2014a.

proclamait la fin dans sa petite introduction *Les Étrusques, la fin d'un mystère*, parue en 1990 dans la série Découvertes Gallimard<sup>5</sup>, mais qui n'en renaît pas moins périodiquement, au moins chez les non-spécialistes.

Les étruscologues, eux, n'en sont plus là aujourd'hui, et il est notable que, dans la présentation générale de ce peuple, de son histoire et de sa civilisation qui a été donnée par le regretté Giovannangelo Camporeale<sup>6</sup> dans les éditions successives de son ouvrage *Gli Etruschi, Storia e civiltà*, ce que Massimo Pallottino avait appelé « l'éternelle question des origines », avec les diverses positions adoptées à ce sujet par les auteurs antiques et modernes, ne se voit consacrer que quelques lignes ; comme source d'information sur l'histoire primitive de ce peuple, l'auteur se fonde bien davantage sur les données archéologiques. De même, cette problématique n'est que peu abordée dans les synthèses collectives qui sont parues récemment sous l'égide de Jean Macintosh Turfa et Alessandro Naso<sup>7</sup> ; même s'il y est fait appel à des méthodes aussi modernes que l'analyse ADN des restes osseux, la perspective y est plus historiographique que proprement historique : le problème essentiel est devenu celui de comprendre pourquoi la question a pris une telle importance dans les études étruscologiques, sans qu'une place privilégiée lui soit accordée par rapport aux nombreuses autres thématiques qui sont présentées. Certes, on peut encore de nos jours consacrer un livre aux origines étrusques – il suffit d'évoquer *Le origini degli Etruschi, Storia, Archeologia, Antropologia*, publié sous la direction de Vincenzo Bellelli en 2012<sup>8</sup> – mais cela devient un sujet en soi, qui mérite d'être étudié sous ses diverses facettes et sans qu'en soit tirée une vision particulière de l'*ethnos* tyrrhénien et de son devenir historique. On ne peut que souscrire au jugement sévère qui avait été exprimé, déjà en 1984 – donc l'année même où notre étude sur les Pélasges paraissait dans la BEFAR –, par Mauro Cristofani dans son introduction à l'ouvrage *Gli Etruschi, una nuova immagine*. Ce travail collectif fut publié juste avant l'« année étrusque » de 1985, qui, par les nombreuses expositions auxquelles elle donna lieu et la tenue, à Florence, du *Secondo Congresso Internazionale Etrusco*, succédant à celui de 1928, fournit une excellente occasion de dresser un bilan de l'évolution des études

<sup>5</sup> Thuillier 1990.

<sup>6</sup> Camporeale 2000, 2004, 2011, 2015 ; voir p. 90-91.

<sup>7</sup> Macintosh Turfa 2013 ; Naso 2017.

<sup>8</sup> Bellelli 2012.

étruscologiques. Or le savant italien, disparu prématurément en 1997, écrivait à ce sujet :

Rapportée à l'érudition antique qui lui donna naissance, la question des origines, qui a tellement contribué à nourrir le « mystère » étrusque, n'a pas davantage de poids aux yeux des historiens d'aujourd'hui que, par exemple, n'en avait pour les Romains la question de leur ascendance troyenne : il s'agit d'une projection dans un passé légendaire élaborée pour des raisons de propagande<sup>9</sup>.

Autrement dit, l'intérêt principal de la question des origines, de nos jours, est moins de nous apprendre quelque chose sur les Étrusques eux-mêmes que sur la manière dont on se les représentait, aussi bien dans l'Antiquité qu'à l'époque moderne. Il y a là, bien évidemment, une conséquence directe du bouleversement qu'introduisit, dans les études sur ce peuple, le petit livre (il ne comporte que 193 pages) de Massimo Pallottino, *L'origine degli Etruschi*, qui parut à Rome en 1947<sup>10</sup>. On le sait, une véritable révolution copernicienne fut opérée par M. Pallottino<sup>11</sup> : fort de son analyse de la mise en place de la civilisation étrusque et du dégagement de la continuité qui y avait prévalu entre le faciès villanovien et le faciès proprement étrusque<sup>12</sup>, il substitua le concept de formation à celui de dérivation, et rappela une vérité élémentaire qui avait été perdue de vue – que le peuple étrusque, pas plus que n'importe quel autre, ne peut s'expliquer à partir d'une origine unique, mais que, comme tout groupe humain, il s'est constitué peu à peu, par un mélange d'éléments divers qui se sont superposés et combinés, aboutissant à ce que nous constatons à époque historique. Il serait donc faux de définir les Étrusques comme des Orientaux, des immigrés venus du nord ou des autochtones : M. Pallottino se plaisait à évoquer le cas de nous autres Français, qui ne pouvons être ramenés purement et simplement à « nos ancêtres les Gaulois », alors que notre langue, pour l'essentiel, n'a plus rien de celtique mais témoigne de l'apport romain et que notre nom ethnique renvoie à une autre composante encore, les Francs, ces Germains

<sup>9</sup> Cristofani 1984, p. 11.

<sup>10</sup> Pallottino 1947 ; sur le renouvellement de la question ainsi apporté par M. Pallottino : Briquel 2007 ; Bagnasco Gianni 2012.

<sup>11</sup> Quelques années après, dans son *Der Ursprung der Etrusker* (Altheim 1950), Franz Altheim devait défendre une vision de la formation du peuple étrusque semblable à celle de M. Pallottino.

<sup>12</sup> Notamment dans son article emblématique Pallottino 1939.

dont des éléments se sont établis dans le pays à la fin de la période antique. Il y a là de nos jours une évidence, que nul ne songerait à mettre en doute : mais on ne doit pas sous-estimer le caractère iconoclaste qu'elle eut lorsque l'encore trentenaire Pallottino (il était né en 1909) l'énonça, tant elle prenait le contrepied d'une manière de concevoir ce peuple qui remontait à l'Antiquité. Il suffit de lire les remarques assassines qu'elles valurent à son auteur de la part de son aîné Giovanni Patroni (né en 1869 et mort en 1951), refusant d'accepter une telle remise en cause d'habitudes scientifiques séculaires et traitant son auteur de simplificateur abusif car incapable de reconnaître l'importance centrale de cette question<sup>13</sup>. Toujours est-il que la relativisation du problème, ou plutôt son expression dans des termes renouvelés, peut apparaître, de nos jours, comme un acquis de la recherche. Comme Jacques Heurgon l'exprimait en des termes encore très prudents en 1969<sup>14</sup> : « il semble pourtant qu'aux dernières nouvelles l'imperturbable entrecroc des vérités inconditionnelles n'apparaisse plus à tous comme le meilleur moyen de sortir de l'impasse, et qu'une analyse nouvelle, plus qualitative, des données du problème s'annonce », et – en se référant explicitement aux vues de M. Pallottino – « l'histoire dev(r)ait substituer à la stérile recherche des facteurs de dérivation, celle, plus féconde, des facteurs de formation ». Les étruscologues pourront sans doute, comme dans le passé, chercher à relever les correspondances et les différences qu'on peut trouver entre la culture matérielle des Étrusques ou leur langue et ce qu'on rencontre ailleurs. Mais on n'en conclura plus qu'ils soient arrivés en Italie à un moment donné comme un tout déjà formé, ni aient préexisté comme tels là où on constate leur présence à époque historique.

Bien sûr, la prise en considération des témoignages des auteurs anciens occupe une place de choix dans cette problématique, y compris dans les termes renouvelés posés par M. Pallottino. Nous l'avons déjà rappelé, la question avait déjà été soulevée dans l'Antiquité, puisqu'elle nous a légué deux thèses distinctes sur ce sujet, celle de l'immigration et celle de l'autochtonie. La première était notamment (mais pas exclusivement, car il ne faut pas oublier la doctrine de l'origine pélasgique, qui a fait l'objet du premier de nos

<sup>13</sup> Patroni 1947; cette critique entraîna une réponse immédiate de M. Pallottino (Pallottino 1947-1948).

<sup>14</sup> Heurgon 1969, Appendice « Le problème des origines étrusques », p. 363-371.

trois ouvrages) celle de l'origine lydienne des Étrusques : celle-ci, largement diffusée dans l'Antiquité, remonte au *logos* héraodotéen de 1, 94, où l'historien narrait comment, au cours d'une famine, des colons lydiens étaient partis de leur pays sous la conduite du fils du roi Atys, Tyrrhénos, pour s'établir en Italie. La seconde, celle de l'autochtonie, nous est connue par le seul Denys d'Halicarnasse, qui, dans les *Antiquités romaines* qu'il écrivit à l'époque d'Auguste, s'était expressément opposé à la thèse migratoire. On constate qu'un débat s'était déjà élevé alors, préfigurant les controverses des savants des temps ultérieurs, et que de très nombreux auteurs antiques exprimèrent leurs vues sur la question – vues qui ne faisaient le plus souvent que reprendre la version du « père de l'histoire », mais le cas échéant avec des enrichissements et des variantes. L'auteur de *L'origine degli Etruschi* fournit au reste une très utile recension des témoignages laissés par les Anciens sur le sujet, les classant et dégagant leurs rapports mutuels et leurs spécificités<sup>15</sup>.

L'étude de M. Pallottino a bien montré que le débat scientifique qui s'est développé à époque moderne s'inscrivait dans la ligne de celui qui avait existé dans l'Antiquité et s'appuyait sur les témoignages des auteurs anciens tout autant que sur les données de l'archéologie ou de la linguistique. Cependant l'auteur n'avait pas eu pour but d'analyser ces témoignages eux-mêmes, en fonction du sens qu'ils pouvaient avoir pour ceux qui nous les ont rapportés et pour le public auquel ils s'adressaient. La finalité de l'examen minutieux des sources auquel il se livrait restait celle d'une enquête historique, et il cherchait toujours à déterminer quelle part de vérité elles étaient susceptibles de nous révéler sur le plus ancien passé étrusque : « La question que nous devons affronter, écrivait-il, est celle de la *valeur historique* des théories des auteurs anciens et des informations qu'elles sont susceptibles de nous transmettre, c'est-à-dire de déterminer dans quelle mesure et jusqu'à quel point on peut les utiliser pour la solution du problème des origines étrusques »<sup>16</sup>. La question des origines, même posée en termes de formation et non de dérivation, restait donc identique à ce qu'elle avait toujours été, c'est-à-dire celle, historique, de la naissance du monde étrusque tel que nous le percevons, sur le sol italien, à partir du VIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C., et les textes antiques étaient jugés en

<sup>15</sup> Pallottino 1947, chapitre II, « Les données », avec exposé sur les sources littéraires classiques, p. 28-51. Pour une présentation plus récente, Sammartano 2012.

<sup>16</sup> Pallottino 1947, p. 35.

fonction de ce qu'on pouvait – ou non – en tirer par rapport à cette problématique. L'auteur estimait d'ailleurs leur apport nul sur ce point, n'y voyant que des constructions légendaires ou savantes :

La critique des textes et des traditions exclut en tout cas qu'on soit en droit de fonder sur eux la réalité historique de migrations qui auraient amené en Italie des Pélasges et des Lydiens. Tout au contraire porte à croire que nous nous trouvons en présence de motifs légendaires ou de reconstructions érudites<sup>17</sup>.

Cela laissait la place à un autre type d'étude, mais cette fois débarrassé de son arrière-plan quant à la validité historique de ces affirmations sur des migrations qui se seraient produites depuis la partie orientale de la Méditerranée, dans la perspective des thèses lydienne et pélasgique, ou, au contraire, de la permanence d'un fonds indigène remontant aux temps les plus anciens, selon les vues de la thèse autochtoniste : tout simplement chercher à comprendre ce qu'avaient en tête les auteurs qui nous ont rapporté ces doctrines, et par-delà ceux qui ont pu les leur transmettre. Tout se passe comme si, depuis que les savants modernes se sont interrogés sur la question des origines, ils avaient naturellement prêté à leurs devanciers antiques la démarche qui était la leur, et donc la volonté de résoudre un problème posé en termes purement scientifiques, celui de la détermination de ce qu'avait été le processus de la mise en place de l'entité étrusque telle qu'elle nous est perceptible à partir du VIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Les Anciens fournissaient aux Modernes deux scénarios possibles, celui de l'autochtonie et celui de l'immigration : le danger de la démarche, qui reprenait tel quel le modèle antique, était de simplifier outrageusement le processus de formation d'un peuple, et il fallut attendre l'ouvrage de M. Pallottino pour qu'on s'en avisât vraiment. Mais en un sens, qu'on accepte ou non cette remise en place des termes de la question, cela ne faisait que déplacer le problème quant aux sources littéraires anciennes : qu'on considère ou non que ce que nous ont transmis les textes garde, plus ou moins vaguement, le souvenir de données qui auraient été conservées dans la mémoire des peuples quant aux premiers temps de l'histoire étrusque, problème sur lequel les affirmations contradictoires des auteurs antiques ne nous permettent d'avoir aucune prise, il reste à déterminer pourquoi il existe une doctrine sur l'origine lydienne, une autre sur l'origine pélasgique et une dernière sur l'autochtonie et pourquoi les auteurs qui nous font connaître ces thèses les ont suivies.

<sup>17</sup> Pallottino 1947, p. 51.

Or, dans l'Antiquité, la question des *origines gentium* – pour reprendre le titre de l'article capital qu'Elias Bickerman consacra à la question en 1952<sup>18</sup> – n'avait que peu à voir avec nos préoccupations scientifiques actuelles. Il ne s'agissait pas de dégager une donnée historique objective, mais de situer un peuple dans la perception qu'on en avait, soit au sein de ce peuple lui-même, soit chez ceux qui le considéraient de l'extérieur – et bien entendu surtout chez les Grecs qui nous ont fourni la plupart des données sur lesquelles nous pouvons nous fonder. Que les Étrusques eussent été présentés comme des Lydiens, des Pélasges ou une population indigène de l'Italie selon les vues de la thèse autochtoniste, cela traduisait avant tout une image que soit ce peuple, soit plus encore les Grecs qui l'observaient – puisque ces thèses, portées par des auteurs grecs, sont vraisemblablement à attribuer à des milieux helléniques ou au moins fortement hellénisés<sup>19</sup> – estimaient devoir en donner. Dans le contexte antique, le problème relevait de l'idéologie plus que de l'histoire à proprement parler.

Analyser la formation des traditions anciennes sur les origines étrusques a été depuis longtemps senti comme un des points importants de la problématique. Nous voudrions en particulier rappeler l'examen détaillé auquel Luigi Pareti se livra dans *Le origini etrusche*, ouvrage paru en 1926 à Florence : dans la première partie de ce livre, où il se proposait de confronter « les légendes et les données de la Science », il avait étudié minutieusement, dans trois chapitres successifs et sur 61 pages, les thèses que les auteurs anciens nous ont transmises, la thèse autochtoniste avec Denys d'Halicarnasse, la thèse pélasgique avec Hellanicos, la thèse lydienne avec Hérodote<sup>20</sup>. Mais sa démarche ne peut pas nous apparaître satisfaisante. Les titres que l'auteur, fervent défenseur de l'autochtonie des Étrusques, donna à ses trois chapitres « La tradition indigène sur l'autochtonie », « L'hypothèse grecque de l'origine "pélasgique" », « La seconde hypothèse grecque : l'origine lydienne », suffirent à montrer que son exposé était tributaire de sa propre vision du problème : pour lui une des thèses était juste, les deux autres fausses. S'il se rangeait dans le camp des partisans de la doctrine de Denys d'Halicarnasse, il n'expliquait pas vraiment comment l'auteur, ce rhéteur grec installé à Rome, aurait pu

<sup>18</sup> Bickerman 1952.

<sup>19</sup> En dernier lieu, Sammarto 2012.

<sup>20</sup> Pareti 1926, p. 11-73 (autochtonie, p. 13-22, origine pélasgique, p. 23-56, origine lydienne, p. 57-73).

prendre connaissance de cette tradition à ses yeux étrusque. Quant aux mécanismes qui avaient donné naissance aux thèses pélasgique et lydienne, il les évoquait d'une manière plus précise. Mais le processus qu'il proposait ne nous semble pas convaincant : selon lui, il se serait agi d'élaboration érudites de Grecs, sans contact avec les réalités étrusques et échafaudant des hypothèses à partir de rapprochements établis entre des noms propres attestés en Étrurie et dans l'aire égéenne ou micrasiatique. On aurait appelé les Pélasges à la rescousse parce que le souvenir de ce peuple que les Hellènes se représentaient comme ayant jadis habité sur leur propre sol était attaché à des toponymes comme Gortyne, mis en relation avec la Cortone étrusque<sup>21</sup>. Les Lydiens auraient été rapprochés des Étrusques – Tyrrhènes ou Tyrsènes en grec – pour des raisons analogues : leur nom évoquait la Tyrrha d'Asie Mineure, ou Torèbos, fils du roi Manès aux dires de l'historien lydien Xanthos, figure à laquelle Hérodote aurait substitué celle de l'éponyme étrusque Tyrrhénos. Bref, on aurait affaire à de purs produits de l'érudition grecque, sans lien avec les réalités locales.

Une élaboration de ce type pour les doctrines rattachant les anciens Toscans aux Pélasges ou aux Lydiens n'est pas satisfaisante. Elle fait de ces traditions de pures élucubrations de cabinet, œuvre de lettrés grecs qui auraient été coupés des réalités étrusques et auraient plaqué des notions ethniques extérieures sur le monde tyrrhénien. Or établir un lien entre deux groupes humains, comme celui qui consiste à faire des Étrusques d'anciens Pélasges ou d'anciens Lydiens, n'est pas neutre : cela revient à poser un lien de parenté entre eux, à établir entre eux une *suggéneia*, pour reprendre le mot que les Grecs utilisaient à ce propos. Le concept a été fréquemment mis en œuvre dans l'Antiquité pour justifier l'établissement de liens entre deux cités ou peuples. L'épigraphie en fournit de très nombreux exemples et, à défaut de la synthèse que Louis Robert avait eu l'intention d'écrire sur le sujet et qu'il ne réalisa jamais<sup>22</sup>, on pourra se reporter à un important article de Domenico Musti ou à l'étude d'Olivier Curty parue en

<sup>21</sup> On verra dans *Les Pélasges en Italie*, p. 101-134, nos vues sur la question toujours très discutée de savoir si Hérodote, en 1, 57, a fait référence à propos des Pélasges à une Crestone de Thrace ou à la ville étrusque de Cortone. Nous estimons toujours fondée l'opinion de M. Pallottino qui pensait à la ville étrusque (Pallottino 1949).

<sup>22</sup> Mais il a au moins longuement analysé les cas d'Argos et Aigée de Cilicie et des Étoliens et d'Héraclée du Latmos (Robert 1987, p. 78-90, 173-186).



1992<sup>23</sup>. Cela revenait à dire que, si deux groupes humains avaient, dans le présent, des relations d'alliance ou d'amitié, c'est parce qu'ils étaient parents : la situation actuelle de bons rapports ne faisait que retrouver des liens anciens, découlait du fait qu'ils descendaient d'ancêtres communs. Une telle affirmation pouvait être dénuée de toute réalité historique : un exemple presque caricatural est fourni par le premier livre des Macchabées dans la Bible (12, 6-23, 14, 20-24), où la politique de recherche d'alliance de la part des responsables juifs à l'époque de la révolte contre le pouvoir séleucide se voit sanctionner, dans le cas de Sparte, par un échange de lettres où les deux peuples se disent frères en vertu de leur descendance commune d'Abraham. On ne croira certes pas que les Lacédémoniens aient pu réellement s'attribuer une telle généalogie (Paul Veyne, dans *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ?*, évoquait d'ailleurs cet exemple pour dénoncer le caractère invraisemblable des parentés qui étaient alors alléguées<sup>24</sup>); mais cela faisait partie des usages diplomatiques de l'époque.

Ce concept de *suggéneia* est très utile pour comprendre le sens d'affirmations comme celle de l'ascendance pélasgique ou lydienne des Étrusques. Il ne convient pas d'y voir (ou du moins, si on veut être prudent et ne pas exclure tout à fait que des souvenirs de lointains mouvements humains entre le bassin oriental de la Méditerranée et l'Italie aient pu jouer un rôle dans ces constructions légendaires, d'y voir autrement que d'une manière très vague et hypothétique) la référence à des migrations qui se seraient produites dans un passé reculé; on y verra en revanche le résultat d'une élaboration du temps où les Étrusques entrèrent dans le circuit des échanges internationaux et commencèrent à nouer des relations avec les Grecs. Il faut saluer comme elle le mérite la proposition d'analyse des différentes thèses antiques sur l'origine de ce peuple que Domenico Musti, se référant aux conclusions qu'il avait tirées de l'étude des traditions de *suggéneia* qu'il avait menée pour son travail de 1963, avait suggérées en 1970 dans *Tendenze nella storiografia romana e greca su Roma arcaica. Studi su Livio e Dionigi d'Alicarnasso*<sup>25</sup>. Dire des Étrusques qu'ils étaient d'anciens Pélasges, ce peuple d'allure mythique dont les Hellènes admettaient qu'il avait été établi dans leur pays avant d'en avoir disparu lors de l'arrivée des Grecs proprement dits, ou dire d'eux qu'ils étaient des Lydiens, qui étaient un peuple sans doute diffé-

<sup>23</sup> Musti 1963; Curty 1992.

<sup>24</sup> Veyne 1983, p. 90, n. 168.

<sup>25</sup> Musti 1970, p. 7-20.

rent mais proche proche d'eux géographiquement et culturellement, signifiait que, tout en n'étant pas des Grecs mais des barbares (ou « barbarophones » selon l'expression utilisée par Hérodote en 1, 57<sup>26</sup>), ces Étrusques n'en partageaient pas moins des valeurs communes avec les Grecs, qu'ils étaient en somme de quasi-Hellènes. Inversement, affirmer qu'ils étaient autochtones les posait comme de purs natifs d'Italie, par conséquent éloignés du monde grec et des valeurs de l'hellénisme. Lorsque nous avons commencé à nous intéresser à la question des visions antiques des origines étrusques, il nous est apparu que les vues de D. Musti offraient une clé d'analyse féconde et, en un sens, complétaient l'entreprise de remise en place de la problématique des origines entreprise par M. Pallottino (et F. Altheim) : ce qui importait n'était plus de savoir si les vues professées par Hellanicos, Hérodote ou Denys d'Halicarnasse étaient historiquement fondées, mais de comprendre pourquoi ils les avaient défendues et ce qu'elles pouvaient signifier pour ceux qui avaient élaboré ces doctrines et pour eux-mêmes. Comme l'écrivait à ce propos G. Camporeale, « notre tâche par rapport aux traditions antiques est de les expliquer plus que de les accepter ou de les repousser »<sup>27</sup>. D. Musti – décédé en 2010 – avait parfaitement compris l'intérêt renouvelé que prenait dès lors leur étude. Aussi avons-nous été particulièrement heureux qu'il figurât dans le jury qui examina notre thèse sur les Pélasges, thèse qui fut soutenue en Sorbonne en 1981 et qui donna lieu, trois ans plus tard, au premier des trois volumes réunis ici.

Telle était la situation lorsque nous avons choisi de travailler sur le problème non des origines étrusques en tant que telles, mais des modalités selon lesquelles la problématique avait été conçue dans l'Antiquité. Les auteurs anciens nous ont transmis à ce sujet trois visions différentes, les trois thèses que nous avons évoquées : celle faisant d'eux d'anciens Pélasges, celle les considérant comme des colons lydiens et celle voyant en eux une population locale de la péninsule, des indigènes autochtones. Le programme était tout tracé : il convenait d'examiner successivement ces trois doctrines, ce que nous avons fait à travers les trois ouvrages que l'École française de Rome a bien voulu publier successivement dans ses collections, et pour lesquels nous tenons à exprimer notre reconnaissance envers la directrice actuelle d'avoir accepté de les republier sous une forme

<sup>26</sup> Rappelons que l'acception première de la notion était linguistique et signifiait simplement que ces peuples parlaient une langue autre que le grec.

<sup>27</sup> Camporeale 2000, 2004, 2011, 2015, p. 90.

unitaire : *Les Pélasges en Italie. Recherches sur l'histoire de la légende*, paru dans la Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome comme n° 252 en 1984, *L'Origine lydienne des Étrusques. Histoire du thème dans la littérature antique*, paru dans la Collection de l'École française de Rome comme n° 139 en 1991, *Les Tyrrhènes, peuple des tours. Denys d'Halicarnasse et l'autochtonie des Étrusques*, paru dans la Collection comme n° 178 en 1993.

Nous avons commencé par étudier la tradition sur les Pélasges, dans le cadre d'un doctorat d'État qui fut réalisé sous la direction d'Alain Hus, professeur à l'Université Paris IV. Mais c'est bien plus à Jacques Heurgon, dont nous avons suivi régulièrement les enseignements avant son départ à la retraite en 1971, que nous devons notre intérêt pour cette vision des origines étrusques. Celui qui fut notre maître n'avait-il pas conclu son exposé sur la question qui figure dans *Rome et la Méditerranée occidentale jusqu'aux guerres puniques* en écrivant : « La solution du problème de l'origine des Étrusques, s'ils sont venus en Italie se fondre et s'affirmer dans la civilisation villanovienne, passe désormais par les Pélasges »<sup>28</sup> ? Sans doute se plaçait-il encore dans la perspective de données historiques qui auraient été véhiculées par cette tradition, du souvenir de la venue effective de groupes transmarins : il se référait sur ce point aux conceptions de Jean Bérard<sup>29</sup> et retenait de l'affirmation de l'arrivée dans la péninsule de Pélasges que « la tradition légendaire (...) retient une part de vérité ». Mais au moins ne négligeait-il pas cette thèse, qui avait eu droit de cité, au moins à une certaine époque, dans la littérature ancienne au même titre que celle sur l'ascendance lydienne des Étrusques, et a toute chance de lui être antérieure puisqu'on peut vraisemblablement l'attribuer déjà à Hécatee de Milet. Il réagissait à juste titre contre le désintérêt dont témoignaient le petit livre sur les Étrusques de R. Bloch que nous avons cité ou, pour évoquer un ouvrage comparable publié dans une autre aire linguistique, le *Die Etrusker in der Welt der Antike* de O. W. von Vacano<sup>30</sup> ; dans leurs ouvrages, le premier s'appesantissait sur la seule thèse de l'origine lydienne et ne disait mot des Pélasges, le second n'accordait pas davantage d'attention à la thèse d'Hellanicos. Sans doute, sur un plan strictement historique, était-il difficile d'admettre qu'un groupe humain fût passé

<sup>28</sup> Heurgon 1969, p. 371.

<sup>29</sup> Bérard 1941, 1957 ; l'auteur devait préciser ses vues sur les origines étrusques dans Bérard 1949.

<sup>30</sup> Vacano 1957.

de Thessalie dans la plaine du Pô, puis de là en Toscane, et ait donné naissance aux Étrusques historiques, comme l'affirmait l'auteur de la *Phorônis* ; et, à époque moderne, une tentative comme celle de John Linton Myres<sup>31</sup> pour dégager derrière au moins une partie des références à des Pélasges des « vrais » Pélasges (« actual Pelasgians »), qui auraient pu prendre part à une telle migration, laisse perplexe. On conçoit donc qu'une thèse aussi aberrante pour ceux qui en jugeaient à l'aune de la vraisemblance factuelle ait été passée sous silence dans des ouvrages qui sont des manuels<sup>32</sup> et on doutera qu'il faille suivre J. Heurgon dans l'idée qu'il conviendrait de lui attribuer une validité historique. Mais lui avait au moins vu quel rôle cette doctrine avait pu jouer dans les relations qui s'étaient instaurées entre l'Étrurie et le monde grec à époque historique ; il écrivait en 1969 : « sans doute la colonisation de Spina par les Pélasges, affirmée par Hellanicos au moment où ce port étrusco-padan jouissait de sa plus grande prospérité, peut être une anticipation complaisante »<sup>33</sup>. C'est dans cette direction qu'il convenait d'aborder la question des Pélasges en Italie et nous avons orienté notre étude en ce sens. Il est patent en effet que, contrairement à ce qu'avait pensé L. Pareti, la thèse de l'ascendance pélasgique des Étrusques n'a pas été imaginée par des Grecs à l'écart de tout contact avec les réalités étrusques. Le récit que faisait, au V<sup>e</sup> siècle av. J.-C., Hellanicos sur la migration des Pélasges vers l'Italie dans la *Phorônis* nous a été transmis par Denys d'Halicarnasse (*Antiquités romaines*, 1, 28, 3)<sup>34</sup> ; or il adjoint à une généalogie purement hellénique du héros Nanas, qui aurait mené ses compatriotes Pélasges chassés de Thessalie par l'arrivée des Grecs, des données qui renvoient clairement à des réalités étrusques. Ainsi, le lieu de débarquement est Spina, ce qui, comme l'avait bien souligné J. Heurgon, est une claire projection des échanges entre Grecs et Étrusques qui se faisaient à l'époque par le port de Spina, débouché maritime de

<sup>31</sup> Myres 1907.

<sup>32</sup> Mais l'*Etruscologia* de M. Pallottino, dont la première mouture date de 1942 et dont la dernière édition, la septième, parut en 1992, ne tombe pas dans ce travers et se garde d'omettre la doctrine d'une « identification avec le mystérieux peuple nomade des Pélasges » à côté de celle d'une « migration transmarine conduite par Tyrrhènos fils d'Atys roi de Lydie » (Pallottino 1942, 1992, p. 81-82).

<sup>33</sup> Heurgon 1969, p. 371.

<sup>34</sup> Dans ce récit, Hellanicos ne faisait vraisemblablement que reprendre ce qu'il avait trouvé chez son devancier Hécatée de Milet, le premier des historiens ioniens.

l'Étrurie padane; ces immigrants se dirigent ensuite vers Cortone, qui jouait le rôle de métropole religieuse de cette partie au moins du monde tyrrhénien; le nom même de Nanas recouvre une figure de héros local, honoré sur une hauteur des environs de cette ville<sup>35</sup>. Tout cela renvoie à des données proprement étrusques, et précisément à des données ancrées dans la Toscane du Nord-Est et la région padane<sup>36</sup>. Dans cette combinaison d'éléments grecs et étrusques, l'élément tyrrhénien a bien évidemment eu sa part : les Étrusques de Spina avaient tout intérêt à se poser ainsi comme ayant une relation de quasi-parenté avec les Grecs. Leur rattachement aux Pélasges, sans occulter qu'ils étaient « barbarophones », les faisait voir sous un jour favorable aux yeux de leurs partenaires helléniques. La même motivation a joué, à l'autre bout de l'Étrurie, pour les Étrusques de Caeré, autre centre essentiel des contacts entre les deux peuples et lui aussi au cœur de la tradition sur les Pélasges en Étrurie : il n'est pas fortuit que, fait exceptionnel pour des cités barbares, les deux cités étrusques de Spina et Caeré aient eu leur trésor à Delphes, le sanctuaire panhellénique par excellence<sup>37</sup>; la revendication d'une origine pélasgique était un moyen de définir l'une et l'autre comme une *polis Hellénis*, et donc la présenter sous un jour hautement favorable aux yeux des Hellènes, quand bien même cette revendication émanait d'une cité où on ne parlait pas grec : la question a été bien étudiée à propos de Rome et de sa définition comme « ville grecque » par des auteurs comme Augusto Frascchetti, Gabriella Vanotti et Michel Humm<sup>38</sup>.

Le sens, si on veut, de « propagande » de la tradition pélasgique est net. Il l'est moins, il faut l'avouer, pour la tradition lydienne

<sup>35</sup> Ce même héros local sera connu plus tard sous les avatars de Nanos, présenté comme Ulysse sous le nom qu'il avait reçu lorsque, chassé d'Ithaque, il était reparti finir ses jours en Toscane, puis de Corythus, éponyme rattaché à la tradition romaine sur les origines troyennes de l'*Urbs* et dont on avait fait un ancêtre d'Énée. Sur l'analogie avec le cas de Lavinium pour l'histoire légendaire du Latium, où la tradition s'est développée autour d'un tombeau princier du début du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C., conçu comme lié à l'ancêtre mythique de la nation, le Pater Indiges, interprété successivement comme Latinus, fils d'Ulysse, et le Troyen Énée, voir *Les Pélasges en Italie*, p. 166-167.

<sup>36</sup> Sur ce point, *Les Pélasges en Italie*, p. 145-167.

<sup>37</sup> Pour Spina, Polémon, cité dans Athénée, *Deipnosophistes*, 18, 606a, Strabon, 5, 1, 7 (214), 3, 8 (214), Plin, 3, 120; pour Caeré, Strabon, 5, 2, 3 (220).

<sup>38</sup> Frascchetti 1989; Vanotti 1999; Humm 2017.

que nous avons étudiée ensuite. Et nous ne prétendons pas que les vues que nous avons proposées sur son élaboration – c'est-à-dire, en prenant au sérieux l'affirmation d'Hérodote, que le *logos* qu'il nous relate en 1, 94, soit un récit dû aux Lydiens eux-mêmes et qu'il résulte de la construction d'une *suggéneia* légendaire (cela bien sûr dans un sens positif) entre Étrusques et Lydiens qui aurait été élaborée dans le milieu très hellénisé de la cour des Mermnades au temps de l'apogée de la puissance lydienne – soit la seule envisageable. Parallèlement ou postérieurement, bien d'autres solutions ont été proposées et beaucoup, s'inscrivant dans la ligne des remarques fielleuses de Plutarque dans son opuscule *Sur la malignité d'Hérodote* et de la formule de Jean Louis Vivès en 1636 « il serait plus véridique de l'appeler père des menteurs que père de l'histoire »<sup>39</sup>, ont préféré attribuer à des Grecs l'origine de ce récit présenté comme lydien. Pour Luca Cerchiali, l'idée de rapprocher Étrusques et Lydiens aurait eu un sens négatif et elle serait née après la bataille de Cumes, en 524 av. J.-C., en fonction de la mise en parallèle de la victoire d'Aristodème et de la Gigantomachie, les Lydiens ayant été introduits dans l'affaire parce qu'eux aussi habitaient une terre des Géants<sup>40</sup>; pour Robert Drews, Hérodote aurait reçu cette légende non en Asie, mais à Athènes où il avait vécu et où elle serait apparue<sup>41</sup>; pour Lorenzo Braccesi, cette doctrine aurait opéré un rapprochement entre les ennemis de l'hellénisme en Orient et en Occident, dans le cadre de la thématique développée à Syracuse après la victoire navale remportée par Hiéron dans les eaux de Cumes en 474 av. J.-C.<sup>42</sup>; pour Michel Gras, ce sont les Phocéens venus en Occident qui auraient été à la source de la définition lydienne des Étrusques<sup>43</sup>. Les hypothèses explicatives, on le voit, ne manquent pas.

Quoi qu'il en soit, le récit relaté par Hérodote apparaît comme un véritable *patchwork* d'éléments lydiens ou grecs : référence aux dynasties de la Lydie ancienne, construction d'une généalogie par rapport au roi Atys, considéré comme le créateur de la nation, recours au thème de la famine pour rendre compte du départ de colons, étio-

<sup>39</sup> Vivès 1636, p. 155.

<sup>40</sup> Cerchiali 1985, p. 181; Cerchiali 1996, p. 141-150.

<sup>41</sup> Drews 1992.

<sup>42</sup> Braccesi 1998.

<sup>43</sup> Gras 2003 (s'inscrivant dans une longue tradition d'études qui envisage une source phocéenne pour le récit : De Sanctis 1907, I, p. 129; Pareti 1926, p. 59-60; Holland 1937, p. 377-382; Mazzarino 1966, I, p. 209).

logie de l'institution des jeux calquée sur la légende de Palamède (et justifiée, comme l'avait bien vu L. Pareti, par une étymologie com plaisante du nom des Lydiens<sup>44</sup>), choix de ceux qui doivent partir par tirage au sort comme on le racontait pour Rhégion (ainsi que Théra et Cyrène), départ pour une entreprise de colonisation semblable à celles qui avaient amené tant de Grecs à s'établir hors de l'Hellade. Quand bien même on admet que ce chapitre ait pu véhiculer des bribes d'histoire réelle, il faut au moins reconnaître que l'ensemble où elles auraient été insérées est un récit totalement artificiel.

Mais quel qu'en eût été le sens originel, la thèse voulant que les premiers Étrusques fussent venus de Lydie, sous la conduite de leur éponyme (selon la forme grecque de l'ethnique) Tyrrhénos, auréolée du prestige d'Hérodote, s'imposa quasiment sans partage dans l'Antiquité, faisant disparaître la vieille thèse pélasgique et sans être vraiment concurrencée par la thèse de l'autochtonie, qui pour nous n'est représentée que par Denys d'Halicarnasse. Elle se diffusa surtout sous une forme légèrement différente de celle qu'elle avait dans le texte originel de *l'Enquête*, ce que nous avons appelé la « vulgate hérodotéenne », et fut reçue non seulement dans les milieux grecs et romains, mais aussi chez les intéressés eux-mêmes, au point qu'aux dires de Tacite (*Annales*, 4, 45), sous l'empereur Tibère, l'assemblée étrusque rendit un décret sanctionnant officiellement la parenté du peuple avec les habitants de Sardes en Lydie. La légende donna lieu à des versions parfois sensiblement modifiées par rapport à sa mouture originelle, y compris chez les Étrusques qui introduisirent dans l'affaire leur héros Tarchon, présenté comme celui qui mit en œuvre l'entreprise de fondation lancée par Tyrrhénos, voire comme le frère de celui-ci. Sa popularité fit qu'on lui rattacha toutes sortes de données senties, à tort ou à raison, comme liées au monde tyrrhénien – par exemple l'invention de la trompette, des rostres, voire de la toge. À défaut de nous apprendre beaucoup sur les réalités de la préhistoire étrusque, cette tradition nous montre donc la place que ce peuple continuait à tenir dans les représentations des Anciens, à une époque où la puissance tyrrhénienne n'était plus qu'un lointain souvenir, puisque ces développements datent au plus tôt de la fin de la période républicaine ou des débuts de l'Empire.

<sup>44</sup> Pareti 1926, p. 60; le nom des Lydiens a dû être rapproché de termes liés à la notion de jeu (comme le verbe latin *ludere*, jouer) qui existent dans diverses langues indo-européennes.

Après ces deux premières visions de l'origine des Étrusques que nous ont transmises les auteurs antiques, que nous avons étudiées dans nos ouvrages de 1984 et 1991, il restait celle de l'autochtonie, à laquelle fut consacré l'ouvrage paru en 1993. Ce livre fut nettement plus court que les précédents (225 pages au lieu de 657 et 567) : ce n'est pas étonnant, cette doctrine ne nous est perceptible qu'à travers les cinq chapitres (26-30) que Denys d'Halicarnasse consacra aux Étrusques et à la question de leurs origines dans le premier livre de ses *Antiquités romaines*. Un défenseur de la thèse autochtoniste comme L. Pareti avait beau considérer qu'elle reflétait la doctrine des Étrusques eux-mêmes, les éléments qu'on peut être tenté de tirer de traditions réellement tyrrhéniennes (comme la légende de l'enfant-prophète Tagès, surgi du sol qu'un paysan labourait, auquel était rapportée la naissance de la science religieuse nationale, *Etrusca disciplina*) ne prouvent pas que ce peuple se fût posé, en tant que tel, comme autochtone, à l'instar des Athéniens, très fiers de se rattacher à la terre de l'Attique d'où ils se disaient sortis à la manière des plantes<sup>45</sup>. On ne peut pas dire que les quelques références à ce type d'origine qu'on peut trouver chez les Étrusques<sup>46</sup> autorisent à leur assigner cette conception de leur plus lointain passé – alors qu'ils revendiquèrent successivement des origines pélasgiques puis lydiennes. En fait la seule affirmation de l'autochtonie étrusque qu'on ait est celle qu'on trouve dans les *Antiquités romaines* et il n'y a aucune raison de l'attribuer à un milieu autre que grec<sup>47</sup>. L'unique précision que donne Denys d'Halicarnasse sur ce qu'il avait trouvé chez les auteurs qui défendaient cette doctrine est qu'ils expliquaient le nom de Tyrrhènes non pas par un éponyme Tyrrhènos, mais par le nom des tours, *turreis* ou *turseis*, dans lesquelles les anciens Toscans auraient habité (1, 30, 2) : on est clairement dans le domaine de l'ethnographie hellénique.

Mais quel sens a pu avoir cette affirmation d'une origine autochtone à propos des Étrusques ? Là encore il faut saluer l'analyse de D. Musti, que nous avons reprise et développée. S'agissant de Denys d'Halicarnasse, elle apparaît au terme d'un raisonnement circonstancié, où il examine minutieusement les différentes thèses en présence

<sup>45</sup> Nous pouvons renvoyer aux nombreux travaux où Nicole Loraux étudia le thème de l'autochtonie athénienne : Loraux 1979, 1981 (1990), 1981 (1993), 1996 ; voir également Montanari 1981).

<sup>46</sup> Nous les avons étudiées dans Briquel 1986.

<sup>47</sup> En dernier lieu Sammartano 2012, p. 51-52 (et p. 78, n. 8).



– celles faisant intervenir les Pélasges (1, 28, 3-29) et les Lydiens (1, 27-28, 2) et celle de l'autochtonie (1, 30, 2) – et ne conclut en faveur de la dernière, à laquelle vont ses préférences, qu'au terme d'une longue démarche qui l'a amené à rejeter les deux autres. Il offre une étude détaillée des diverses traditions, citations textuelles à l'appui<sup>48</sup>, prend en considération les données culturelles et les faits linguistiques – avec la constatation, que les travaux des Modernes ont amplement confirmée, de l'isolement complet de la langue étrusque (1, 30, 2) : on comprend que les étruscologues des temps ultérieurs aient reconnu en Denys un prédécesseur et aient été tenté de le considérer comme le premier des leurs. Mais on se trouve alors devant une contradiction flagrante : autant aux yeux des spécialistes du monde étrusque le rhéteur d'Halicarnasse peut apparaître comme un modèle de sérieux scientifique, autant le sens général de son œuvre historique ne répond nullement à une démarche de pur savant. Comme l'ont souligné, outre les travaux de D. Musti, ceux d'Emilio Gabba<sup>49</sup>, son histoire de l'*Vrbs* est tout entière orientée dans un but précis (et totalement artificiel) : montrer que Rome est une ville grecque, et même le seul représentant de l'hellénisme en Italie.

Aussi cette démonstration de la nature de *polis Hellènis* de Rome s'accompagne-t-elle du rejet de toutes les traditions qui pouvaient lui faire concurrence et conféraient une origine grecque, ou simplement les rapprochant du monde hellénique, à d'autres cités ou peuples de la péninsule – traditions qui étaient fort nombreuses, tant les affirmations de *suggéneia* de ce type s'étaient multipliées. Or les Étrusques, qui par les Pélasges et même les Lydiens pouvaient se prévaloir d'une telle ascendance, étaient particulièrement dangereux pour cette volonté de faire apparaître Rome comme l'unique représentante de la grécité en Italie : à l'affirmation qu'elle fût une *polis Hellènis*, reprise par Denys, s'opposait le fait que les Grecs se l'étaient longtemps représentée comme une ville étrusque, une *polis Tyrrhènis*. Il était donc crucial pour l'historien augustéen d'opérer une coupure radicale entre Rome et ses voisins toscans, quand bien même ceux-ci avaient énormément contribué à son développement et à son enri-

<sup>48</sup> Denys se réfère à Hérodote, Xanthos de Lydie, Hellanicos de Lesbos, Myrsyle d'Athènes; mais, pour l'exposé de la migration des Lydiens en Italie (en 1, 28, 1), la version qu'il présente n'est pas exactement celle que donnait Hérodote, mais correspond à ce que nous avons appelé la « vulgate hérodotéenne » (*L'Origine lydienne des Étrusques*, p. 91-123).

<sup>49</sup> Notamment Gabba 1991.

chissement culturel. Il lui fallait dès lors rejeter tout ce qui pouvait sembler rattacher l'Étrurie au monde grec, comme ces traditions sur les origines pélasgiques ou lydiennes. La solution était de faire des Étrusques des indigènes de l'Italie, un peuple n'ayant jamais eu d'attaches en dehors de la péninsule et n'ayant pas eu de contact avec l'Hellade ou ses abords immédiats. Cela impliquait de faire appel, pour rendre compte des origines étrusques, au concept de l'autochtonie. Mais, ainsi comprise, l'autochtonie étrusque n'avait rien à voir avec celle dont les Athéniens et d'autres peuples helléniques se prévalaient. Ce serait un contre-sens complet que de faire intervenir ici, comme cela a été souvent fait, les connotations hautement positives qui s'attachaient à l'autochtonie athénienne, que les orateurs attiques avaient célébrée à l'envi. Dans le cas des Étrusques, cela revenait à les poser comme des non Grecs, comme des barbares : cette conclusion limpide a été dégagée à juste titre par D. Musti et on ne peut que s'étonner de ce qu'E. Gabba se soit porté en faux contre elle, nous critiquant pour avoir adopté à notre tour cette position<sup>50</sup>. La démonstration de l'autochtonie des Étrusques dans les *Antiquités romaines* n'a donc rien à voir avec le souci désintéressé d'un savant : elle est la conséquence de l'affirmation de Rome comme seule cité hellénique d'Italie qui donne son sens à l'œuvre historique du rhéteur grec venu s'établir dans la Rome d'Auguste.

Mais Denys eut des prédécesseurs, chez qui il affirme avoir trouvé cette doctrine, et il n'y a aucune raison de l'accuser de mensonge sur ce point. Or, étant donné qu'appliquée aux Étrusques, cette notion revient à les présenter comme des barbares, on sera porté à penser que ceux qui la professèrent avant lui furent des auteurs qui voulaient rattacher les Étrusques au monde barbare dans une perspective d'opposition aux Grecs : aussi avons-nous proposé d'y reconnaître une élaboration des milieux syracusains, née dans la période d'affrontement entre la grande cité sicilienne et les Étrusques pour la « thalassocratie », le contrôle des mers autour de l'Italie. Cet affrontement, à l'époque de Denys de Syracuse, avait mis aux prises les antagonistes aussi bien sur le versant tyrrhénien que sur le versant adriatique de la péninsule<sup>51</sup> et il n'est pas indifférent qu'un des acteurs de la lutte ait été un historien, le collaborateur et historiographe du tyran Philistos : il ne semble pas trop présomptueux de lui attribuer

<sup>50</sup> Musti 1970, p. 7-20; Gabba 1991, p. 113, n. 42.

<sup>51</sup> Sur cette question, nous pouvons renvoyer, outre à Gras 1985, à Colonna 1980-1981; Cristofani 1983, p. 81-89; Giuffrida Ientile 1983, p. 63-75.

un rôle central dans l'élaboration de cette doctrine. En tout cas, la thèse avait certainement, d'un point de vue hellénique, un aspect anti-étrusque et qu'il convienne d'en situer l'apparition à Syracuse, la grande ennemie des cités maritimes tyrrhéniennes dans les eaux italiennes, a été généralement admis – quand bien même des points sur lesquels nous avons pensé pouvoir nous appuyer ont reçu une explication différente chez certains de nos collègues : ainsi nous avons rattaché à la doctrine sur l'autochtonie et à sa mise en œuvre dans le cadre de la propagande syracusaine et de sa défense de l'action du tyran – dont le raid contre le sanctuaire de Pyrgi en 384-385 av. J.-C. avait suscité de vives critiques en Grèce – la surprenante désignation, chez Servius (commentaire à l'*Énéide*, 10, 184), de ce port de Caeré comme métropole de l'Étrurie ; en revanche, pour Giovanni Colonna, cette qualification s'expliquerait dans le cadre de la thèse lydienne : le site aurait été présenté, dans une optique cécrite, comme le lieu de débarquement de Tyrrhénos arrivant de Lydie<sup>52</sup>.

Ainsi, l'étude systématique des doctrines que les auteurs antiques avaient professées sur l'origine des Étrusques à laquelle nous nous sommes livré et qui s'est traduite par les trois livres que nous avons publiés entre 1984 et 1993 nous a paru pleinement confirmer l'idée que ces vues avaient avant tout un caractère idéologique et exprimaient une position par rapport à l'*ethnos* tyrrhénien, sans qu'on soit autorisé à les traiter comme des traditions de nature historique, susceptibles en tant que telles de nous transmettre des informations sur le plus ancien passé de ce peuple. Faire des Étrusques des Pélasges ou des Lydiens, et donc les rapprocher des Grecs, les connotait positivement et était à même d'accompagner une politique de bons rapports avec eux, que ce soit pour des échanges commerciaux ou pour des raisons plus diplomatiques, voire militaires (on n'oubliera pas qu'Athènes conclut une alliance avec au moins certaines cités étrusques lors de l'expédition de Sicile et que cela se traduisit par l'envoi de contingents aux côtés des Athéniens venus attaquer Syracuse, la grande rivale des Étrusques en mer Tyrrhénienne). Au contraire, définir les anciens Toscans comme des autochtones les confinait à la péninsule et les coupait du monde grec, les réduisant à l'état de barbares italiens, et cela quels qu'aient été la richesse et l'éclat de leur civilisation. On est dans le domaine des affirmations de *suggéneia*, non dans celui de l'enquête historique désintéressée.

<sup>52</sup> Colonna 1993, p. 133, n. 15.

Il est vrai que, quand il lit la manière dont ces trois thèses sont reprises et discutées par Denys d'Halicarnasse, la première impression du lecteur des *Antiquités romaines* est celle qu'il se trouve en face d'un étruscologue de l'Antiquité, qui met le plus grand soin à collecter les témoignages, les discuter, les confronter et qui n'aboutit à sa conclusion qu'au terme d'une enquête d'un sérieux et d'une objectivité absolus. Et assurément le contemporain d'Auguste écrivait à une époque où les rivalités et les luttes qui avaient mis aux prises les cités étrusques et certaines cités grecques, en premier lieu Syracuse, et tout autant les échanges commerciaux qui avaient fait la prospérité du monde tyrrhénien appartenaient à un passé révolu; dans ces conditions, son traitement de la question des origines étrusques semble dénué de la moindre passion, paraît relever d'une méthodologie purement scientifique. Mais nous savons qu'il n'en est rien et que, sous ces dehors d'une totale impartialité, se cache la démonstration de la thèse du caractère grec de Rome. Même si, s'agissant de l'Étrurie, le débat était devenu seulement intellectuel, et n'impliquait plus des intérêts politiques ou économiques comme cela avait été le cas lorsque les thèses que reprit le rhéteur d'Halicarnasse étaient nées, la question étrusque gardait son importance dans la Rome où il avait choisi de s'établir : c'était, selon la brillante démonstration de D. Musti, un point sur lequel l'historiographie était en proie à de vives discussions, où s'affrontaient les partisans et les adversaires du rôle prépondérant de l'apport tyrrhénien dans la formation de l'*Vrbs*<sup>53</sup>. Il ne faut pas être dupe de la froide objectivité, de l'allure de science désintéressée des chapitres où Denys d'Halicarnasse parle des Étrusques. Contrairement à la réputation qui lui a été faite, il n'a pas été le premier des étruscologues.

Mais on l'a longtemps cru; on s'est longtemps imaginé qu'il avait initié une méthode qu'il suffisait de suivre, sans se rendre compte de ce que la problématique des origines, dont il reste pour nous le premier représentant, simplifiait outrageusement les termes d'une question qui, M. Pallottino a été là pour nous en avertir, ne devait pas être posée dans les termes où elle l'avait été pendant des siècles, c'est-à-dire ceux dans lesquels l'auteur des *Antiquités romaines* avait engagé le débat. Ainsi, même lorsque Nicolas Fréret inaugura une thèse que les Anciens n'avaient pas envisagée, celle de l'identification des Rasenna et des Rhètes et de la venue des Étrusques du nord, il procéda exactement comme Denys : il partit à son tour de ce que les auteurs anciens nous avaient transmis sur les Pélasges ou sur

<sup>53</sup> Musti 1970; également Sordi 1972.

les Lydiens<sup>54</sup> et, s'agissant des Étrusques, se contenta d'avancer une nouvelle identification ethnique, sans remettre en cause la légitimité d'une telle manière de définir un peuple. À ce titre au moins, la question des origines étrusques garde un intérêt qui n'est pas négligeable : elle nous interroge sur l'histoire de la discipline et montre combien des débats engagés sur des bases qui n'étaient pas scientifiques ont pu perdurer – et en l'occurrence sont passés sans véritable remise en cause de la pertinence de la problématique de l'Antiquité à l'époque moderne.

Les trois livres où nous avons cherché à analyser les trois traditions différentes que les Anciens nous ont transmises sur les origines étrusques sont aujourd'hui assez anciens. Il est évident que, depuis, la science a progressé et que notre connaissance du monde tyrrhénien s'est approfondie, si bien que certaines affirmations que nous avons cru pouvoir poser à l'époque sont devenues caduques. Ainsi il était alors admis que l'appartenance de Pise à l'ensemble étrusque était récente et nous avons donc eu tendance à considérer que les développements de la légende pélasgique ou lydienne concernant cette cité<sup>55</sup> résultaient de constructions tardives. Mais les fouilles entreprises dans les années 1990 et leurs résultats, portés à la connaissance du public quelques années plus tard par les publications de Stefano Bruni<sup>56</sup>, ont montré que la ville avait un passé étrusque bien plus reculé dans le temps, si bien que cela amène à considérer aujourd'hui que ces traditions peuvent s'appuyer, aussi, sur la mémoire d'une appartenance ancienne au monde tyrrhénien. Certains témoignages que nous aurions pu prendre en compte nous avaient échappé : c'est le cas pour un passage des scholies de Berne aux *Géorgiques* de Virgile (2, 193), qui crédite Tyrrhènos de l'invention de l'aulos. Nous l'avons étudié dans un article de 2014<sup>57</sup> : il aurait effectivement eu sa place dans la partie de notre ouvrage sur la tradition lydienne où nous abordions ce point sur lequel la figure de l'éponyme du peuple étrusque avait fourni matière à des enrichissements d'ordre étymologique. En revanche, nous persistons à penser que ce qu'on lit chez l'interpolateur de Servius, commentant *Énéide*, 1, 52, sur les vicissitudes de

<sup>54</sup> Fréret 1745 (1753), respectivement p. 85-93 (à partir de Denys d'Halicarnasse) et 94-97 (à partir principalement d'Hérodote).

<sup>55</sup> *Les Pélasges en Italie*, p. 297-313, *L'Origine lydienne des Étrusques*, p. 249-276.

<sup>56</sup> Bruni 1993; 1998.

<sup>57</sup> Briquel 2014b.

l'histoire ancienne des îles Éoliennes, où serait intervenu, outre un Éole, un roi Liparos et Agamemnon, un Tyrrhénos, frère de Liparos, qui a retenu à juste titre l'attention de Giovanni Colonna<sup>58</sup>, n'intéresse pas cette tradition : le Tyrrhénos qui apparaît dans la légende relative à ces îles, bien qu'il soit comme lui l'éponyme du peuple étrusque, n'a aucun rapport direct avec la figure homonyme du *logos* hérodotéen et doit être considéré comme une élaboration indépendante.

Sur un plan plus matériel, nos ouvrages de 1984, 1991 et 1993 ont été malheureusement déparés par de trop nombreuses coquilles et fautes qu'il nous avait été impossible de corriger. Nous prions le lecteur de nous en excuser – et espérons que ces travaux, dont le plus ancien est paru il y a trente-cinq ans, le plus récent il y a vingt-six ans, garderont encore un intérêt aujourd'hui. En tout cas, que ce soit pour leur première sortie ou pour leur seconde, nous ne saurions assez exprimer notre gratitude à l'institution qui les a accueillis dans ses collections et à ses responsables, tant les directeurs qui étaient en fonctions lors de la publication initiale, Charles Piétri puis Claude Nicolet, qui nous ont quittés en 1993 et 2010, que Catherine Virlouvet, qui préside aujourd'hui si efficacement aux destinées de l'École.

#### ABRÉVIATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

Altheim 1950 = Fr. Altheim, *Der Ursprung der Etrusker*, Wiesbaden, 1950.

Bagnasco Gianni 2013 = G. Bagnasco Gianni, *Massimo Pallotino's "origins" in perspective*, dans *Macintosh Turfa 2013*, p. 29-35.

Bellelli 2012 = V. Bellelli (dir.), *Le origini degli Etruschi, storia, archeologia, antropologia*, Rome, 2012 (*Studia Archaeologica*, 186).

Bérard 1941, 1957 = J. Bérard, *La Colonisation grecque de l'Italie méridionale et de la Sicile dans l'Antiquité*, Paris, 1941 (2<sup>ème</sup> édition, 1957).

Bérard 1949 = J. Bérard, *La question des origines étrusques*, dans *Revue des Études Anciennes*, 51, 1949, p. 201-245.

Bickerman 1952 = E. J. Bickerman, *Origines gentium*, dans *Classical Philology*, 47, 1952, p. 65-81.

Bloch 1954 = R. Bloch, *Les Étrusques*, Paris, 1954.

<sup>58</sup> Colonna 2000; 2002-2003; voir également Sammartano 1997; 2012, p. 52-54.

- Camporeale 2000, 2004, 2011, 2015 = G. Camporeale, *Gli Etruschi, storia e civiltà*, Turin, éditions 2000, 2004, 2011, 2015.
- Braccesi 1998 = L. Braccesi, *Ierone, Erodoto e l'origine degli Etruschi*, dans *Hesperia*, 9, 1998, p. 53-61.
- Briquel 1986 = D. Briquel, *Visions étrusques de l'autochtonie*, dans *Dialogues d'Histoire Ancienne*, 12, 1986, p. 295-313.
- Briquel 2007 = D. Briquel, *Massimo Pallottino e l'origine degli Etruschi*, dans G. Colonna, G. Camporeale, Fr. Roncalli (dir.), *Massimo Pallottino a dieci anni della sua scomparsa*, Rome, 2007, p. 29-41.
- Briquel 2014a = D. Briquel, *La questione delle origini etrusche nella Francia dell'illuminismo: le proposte di Nicolas Fréret*, dans *Mélanges de l'École française de Rome. Antiquité*, 126-1, 2014, p. 315-327.
- Briquel 2014b = D. Briquel, *Les Inventions musicales de Tyrhènos : un complément*, dans D. Frère, L. Hugot (dir.), *Étrusques. Les plus heureux des hommes, Études offertes au professeur Jean-René Jannot*, Rennes, 2014, p. 17-28.
- Bruni 1993 = St. Bruni (dir.), *Pisa. Piazza Dante: uno spaccato della storia pisana*, Pise, 1993.
- Bruni 1998 = St. Bruni, *Pisa etrusca. Anatomia di una città scomparsa*, Milan, 1998.
- Cerchiai 1985 = L. Cerchiai, *I Campani*, Milan, 1985.
- Cerchiai 1996 = L. Cerchiai, *Le scimmie, i Giganti e Tifeo, appunti sulla storia di Lemno*, dans *L'incidenza dell'antico. Scritti in memoria di Ettore Lepore*, II, Naples, 1996, p. 141-150.
- Colonna 1980-1981 = G. Colonna, *La Sicilia e il Tirreno nel V e IV secolo*, dans *Kókalos*, 26-27, 1980-1981, p. 157-183.
- Colonna 1993 = G. Colonna, *La società spinetica e gli altri ethne*, dans *Spina. Storia di una città tra Greci ed Etruschi*, Ferrare, 1993, p. 131-143.
- Colonna 2000 = G. Colonna, *Tyrhenus Lipari frater*, dans *Damarato. Studi di antichità classica offerti a Paolo Pelagatti*, Milan, 2000, p. 265-269.
- Colonna 2002-2003 = G. Colonna, *Gli Etruschi nel Tirreno Meridionale: tra mitistoria, storia e archeologia*, dans *Etruscan Studies*, 9, 2002-2003, p. 191-203.
- Cristofani 1983 = M. Cristofani, *Gli Etruschi del mare*, Milan, 1983 (*Archeologia*, 6).
- Cristofani 1984 = M. Cristofani (dir.), *Gli Etruschi, una nuova immagine*, Florence, 1984.
- Curty 1992 = Olivier Curty, *Les Parentés légendaires entre cités grecques. Catalogue raisonné des inscriptions contenant le terme συγγένεια*

- et analyse critique*, Genève, 1992 (*Hautes Études du Monde gréco-romain*, 20).
- De Sanctis 1907 = G. De Sanctis, *Storia dei Romani*, Turin, I, 1907.
- Drews 1992 = R. Drews, *Herodotus I*, 94, *the drought ca. 1200 B.C. and the origins of the Etruscans*, dans *Historia*, 41-1, 1992, p. 14-39.
- Fraschetti 1989 = A. Fraschetti, *Eraclide Pontico e Roma "città greca"*, dans A. C. Cassio et D. Musti (dir.), *Tra Sicila e Magna Grecia. Aspetti dell'interazione culturale nel IV secolo a.C.*, Naples, 1987 (Rome, 1989), p. 81-95.
- Fréret 1745 (1753) = Nicolas Fréret, *Recherches sur l'origine et l'ancienne histoire des différents peuples de l'Italie*, 1745, paru dans *Histoire de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres, avec les Mémoires de Littérature tirés des registres de cette Académie*, Paris, 1753, p. 72-114.
- Gabba 1991 = E. Gabba, *Dionysius and the history of archaic Rome*, Berkeley-Los Angeles-Oxford, 1991.
- Giuffrida Ientile 1983 = M. Giuffrida Ientile, *La pirateria etrusca. Momenti e fortuna*, Rome, 1983 (*Supplementi a «Kôkalos»*, 6).
- Gras 1985 = M. Gras, *Trafics tyrrhéniens archaïques*, Rome, 1985 (*Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome*, 258).
- Gras 2003 = M. Gras, *Autour de Lemnos*, dans *Linguistica e storia. Scritti in onore di Carlo De Simone*, Pise, 2003, p. 107-113.
- Heurgon 1969 = J. Heurgon, *Rome et la Méditerranée occidentale jusqu'aux guerres puniques*, Paris, 1969 (*Nouvelle Clío*).
- Holland 1937 = L. A. Holland, *Herodotus, I*, 94. *A Phocian version of an Etruscan tale*, dans *American Journal of Archaeology*, 41, 1937, p. 377-382.
- Humm 2017 = M. Humm, *Rome, une "cité grecque" prise par les Hyperboréens*, dans *Ktêma*, 42, 2017, p. 53-72.
- Loroux 1979 = N. Loroux, *L'Autochtonie : une topique athénienne. Le mythe dans l'espace civique*, dans *Annales ESC*, 34, 1979, p. 3-26.
- Loroux 1981 (1990) = N. Loroux, *Les Enfants d'Athéna. Idées athéniennes sur la citoyenneté et la division des sexes*, Paris, 1990 (1<sup>re</sup> édition 1981).
- Loroux 1981 (1993) = N. Loroux, *L'Invention d'Athènes. Histoire de l'oraison funèbre dans la «cité classique»*, Paris 1993 (1<sup>re</sup> édition 1981).
- Loroux 1996 = N. Loroux, *Né de la terre. Politique et autochtonie à Athènes*, Paris, 1996.
- Macintosh Turfa 2013 = J. Macintosh Turfa (dir.), *The Etruscan world*, Londres-New York, 2013.
- Mazzarino 1966 = S. Mazzarino, *Il pensiero storico classico*, Rome-Bari, 1966.



- Montanari 1981 = E. Montanari, *Il mito dell'autoctonia. Linee di una dinamica mitico-politica ateniese*, Rome, 1981.
- Musti 1963 = D. Musti, *Sull'idea di suggeneia in iscrizioni greche*, dans *Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa*, 32, 1963, p. 225-239.
- Musti 1970 = D. Musti, *Tendenze nella storiografia romana e greca su Roma arcaica. Studi su Livio e Dionigi d'Alicarnasso*, Rome, 1970 (*Quaderni Urbinati di Cultura Classica*, 10).
- Myres 1907 = J.L. Myres, *A History of the Pelasgian theory*, dans *Journal of Hellenic Studies*, 27, 1907, p. 170-225.
- Naso 2017 = A. Naso (dir.), *Etruscology*, Boston-Berlin, 2017.
- Nougayrol 1954 = J. Nougayrol, *Les Rapports des haruspiciens étrusque et assyro-babylonienne et le foie d'argile de Falerii Veteres*, dans *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1955, p. 509-517.
- Pallottino 1939 = M. Pallottino, *Sulle facies culturali arcaiche dell'Etruria*, dans *Studi Etruschi*, 13, 1939, p. 85-129.
- Pallottino 1947 = M. Pallottino, *L'origine degli Etruschi*, Rome, 1947.
- Pallottino 1947-1948 = M. Pallottino, *Note in margine al problema delle origini etrusche*, dans *Antiquitas*, 2-3, 1947-1948, p. 16-23.
- Pallottino 1949 = M. Pallottino, *Erodoto autoctonista?*, dans *Studi Etruschi*, 20, 1949, p. 11-16.
- Pallottino 1992 = M. Pallottino, *Etruscologia*, Milan, 7<sup>ème</sup> édition, 1992 (1<sup>re</sup> édition 1942).
- Patroni 1947 = G. Patroni, *L'Origine degli Etruschi*, dans *Antiquitas*, 2, 1947, p. 75-96.
- Piganiol 1953 = A. Piganiol, *Les Étrusques, peuple d'Orient*, dans *Cahiers d'Histoire Mondiale*, 1, 1953, p. 328-352.
- Robert 1987 = L. Robert, *Documents d'Asie Mineure*, Paris, 1987.
- Sammartano 1997 = R. Sammartano, *Mito e storia nelle isole Eolie*, dans *Hesperia*, 7, 1997, p. 37-56.
- Sammartano 2012 = R. Sammartano, *Le tradizioni letterarie sulle origini degli Etruschi: status quaestionis e qualche annotazione a margine*, dans Bellelli 2012, p. 49-84.
- Sordi 1972 = M. Sordi (dir.), *L'integrazione dell'Italia nello Stato romano attraverso la poesia la cultura protoaugustae*, dans *Aspetti della propaganda nel mondo antico*, Milan, 1972, p. 146-175.
- Thuillier 1990 = J.-P. Thuillier, *Les Étrusques, la fin d'un mystère*, Paris, 1990 (*Découvertes Gallimard*).
- Vacano 1957 = O.-W. von Vacano, *Die Etrusker in der Welt der Antike*, Hambourg, 1957.
- Vanotti 1999 = G. Vanotti, *Roma polis hellenis, Roma polis tyrrhenis*,

*riflessioni sul tema*, dans *Mélanges de l'École française de Rome. Antiquité*, 111-1, 1999, p. 217-255.

Veyne 1983 = P. Veyne, *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ? Essai sur l'imagination constituante*, Paris, 1983.

Vivès 1636 = Jean Louis Vivès, *De disciplinis libri XII*, Leyde, 1636.